après la nuit fatale, le désespoir dans le cœur, il se laissa conduire à l'église, et devant l'autel il jura à Eléonore une foi éternelle. Il prononça en hésitant, ce serment, qu'il savait devoir brisé par la mort, avant la fin même de l'année.

Alors on crut, parmi les hommes, que le bonheur devait habiter dans son cœur. Ce cœur était rempli d'amertume ! et pourtant Albert était arrivé, par sa valeur, aux premiers grades militaires ; les richesses de sa bonne mère étaient devenues les siennes ; il possédait la femme qu'il avait aimée avec passion : tout remblait réuni pour sa félicité.

Ce qui comble de joie les époux vint encore ajouter à son désespoir : Eléonore devint enceinte, il vit naître son fils, qu'il ne devait pas voir grandir ; et alors il ne put supporter ce bonheur nouveau qui mettait le comble à son infortune.

Après avoir longtemps supporté, sans rien faire paraître, la douleur qui brisait son âme, il ne conserva pas plus longtemps cette trompeuse sécurité ; sa mère s'aperçut la première de sa peine cachée ; sa jeune épouse ne tarda pas à en être instruite ; mais il sut, malgré leurs touchantes sollicitations, conserver dans son cœur le secret terrible, qui avait empoisonné le bonheur de sa vie.

Un mois lui restait encore pour aimer sa famille, et pour veiller à ses destins quand il serait éternellement séparé d'elle. Sa prudence prévoyante établit l'ordre dans ses affaires, et, débarrassé des inquiétudes matérielles du monde, résigné à son sort, il attendit l'heure marquée avec une indifférence stoïque.

La certitude de sa mort prochaine rendait la tranquillité à son âme, comme aurait fait un malheur longtemps redouté et arrivé enfin.

Le mois s'écoula, le dernier soleil se coucha pour Albert : alors, rassemblant toutes ses forces, il appela sa mère et sa femme, il leur confia le secret fatal, puis il se prépara à mourir.

Une large terrasse exposée à l'Orient s'étendait devant sa maison ; c'est là qu'il fit porter un lit de repos sur lequel il s'assit, entre sa vieille mère qui allait perdre son jeune fils, et sa faible épouse à laquelle allait manquer un appui.

Que leurs adieux furent tristes ! que cette dernière nuit leur semblait tour à tour longue et courte, selon qu'ils étaient agités par la crainte ou par l'espérance.

Les yeux d'Albert virent monter et puis descendre dans les cieux le croissant pâle de la lune qu'il avait admiré trois ans auparavant, pendant cette nuit orageuse passée dans le couvent sur les montagnes de Valence.

Cependant l'horizon s'enflamma des feux de l'aurore ; le chant des oiseaux, le cri argentin du coq annoncèrent au malheureux Albert la renaissance de la nature : et il allait mourir.

Son heure arrive.... Un rayon parti de l'orient sillonna le ciel, et sembla y tracer une route lumineuse et divine pour l'âme qui abandonnait la terre.

Alors ses yeux se fermèrent avec un mouvement convulsif ; un léger frisson parcourut lentement ses membres refroidis ; le son des trompettes bruyantes se fit entendre, puis un murmure confus, et une bouche sonore qui appela à haute voix : Albert !... Albert !....

Albert rouvrit les yeux ; il était au milieu d'une riante campagne, éclairée des premiers feux du soleil levant, couché encore auprès du foyer éteint du bivouac de la veille. Les trompettes de son régiment sonnaient l'air éclatant du réveil de Diane, et la voix amicale d'Alfred lui demandait avec intérêt :

— Albert, comment as-tu passé la nuit ?

Le jeune officier se leva avec peine, encore tout fatigué des songes de la nuit : il pressa avec reconnaissance la main de son ami ; mais son cœur demeura quelque temps rempli tout à la fois de joie et de tristesse : car, s'il avait recouvré les espérances de la vie, il avait perdu, à son réveil, une épouse et un fils adorés.

ABEL HUGO.

— 000 —

PENSÉE.

VERTU. — Allons toujours au-delà des devoirs tracés, et restons en-deça des plaisirs permis.

CITE DE FALLoux.

Reproduction

LOUISE LATEAU

LA STIGMATISÉE DES BOIS-D'HAINÉ.

(FRANCE.)

Cette sainte fille, dont nous publiions quelques extraits d'une correspondance de Bruxelles, dans l'*Album des Familles* du 1er août dernier, touchant ses extases, vient de mourir.

I

Vendredi, 24 août, le R. P. Duclos, mariste à Monluçon, avait apporté le St-Sacrement à Louise. Comme si les habitants avaient le pressentiment que ce devait être la dernière de ces touchantes processions, beaucoup de monde venait s'agenouiller sur le passage du viatique et des lumières étaient allumées sur les croisées. Quelques hommes portaient des flambeaux. Pour arriver à pouvoir pénétrer auprès de Louise, un Irlandais faisait l'office de sonneur de clochette et tenait la lanterne. Une dizaine de dames s'étaient jointes au pieux cortège.

En entrant, tout le monde fut frappé de la position de la patiente : elle était couchée sur le côté droit, pâle, défigurée, gémissant et tressant.

Après la cérémonie, toujours si touchante, de la Communion, Louise redevint calme. Mais la fin arrivait à grands pas. Ce n'était plus qu'un cadavre animé. L'œil droit s'était fermé, pendant que celui de gauche restait ouvert avec une expression indéfinissable de douleur et d'angoisse.

On remarquait en outre un gonflement à la main gauche.

C'était un spectacle profondément attristant et que les rares assistants n'oublieront jamais. A la tête du lit se tenait Adéline, sa sœur cadette, en larmes... La moribonde avait la bouche entr'ouverte, une sueur froide perlait sur ses pauvres tempes amaigrées. M.